Document généré le 4 août 2025 06:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Deux artistes, deux poètes

Les Mots ont le temps de venir. Poésies d'Annie Cohen et Madeleine Gagnon, Cesson et Trois-Rivières, La Table Rase et les Écrits des Forges, 1989

Caroline Bayard

Numéro 57, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38198ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1990). Compte rendu de [Deux artistes, deux poètes / *Les Mots ont le temps de venir*. Poésies d'Annie Cohen et Madeleine Gagnon, Cesson et Trois-Rivières, La Table Rase et les Écrits des Forges, 1989]. *Lettres québécoises*, (57), 53–53.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

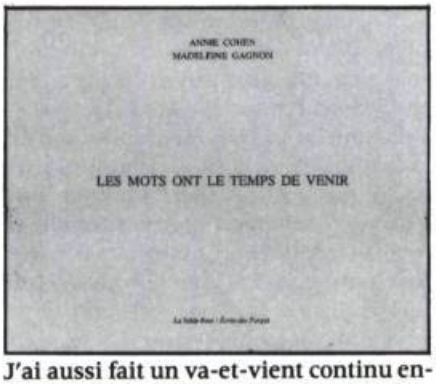
https://www.erudit.org/fr/

LECTURE

DEUX ARTISTES, DEUX POÈTES

Les Mots ont le temps de venir. Poésies d'Annie Cohen et Madeleine Gagnon, Cesson et Trois-Rivières, La Table Rase et les Écrits des Forges, 1989, n.p., 8$.

Deux voix qui se répondent. Deux voix qui se disent la place et le sens du dessin dans leurs vies, le besoin de ce geste, l'apport de son mouvement, ce qu'il délie, ce qu'il guérit. L'économie de l'épistolaire a toujours arrêté mon attention, deux voix qui se parlent à une certaine distance et deux voix de femmes écrivaines, artistes par surcroît, c'est précieux, cela découpe une arête sur la sombre pellicule que nous appelons aussi culture. Un tel échange exige que l'on fasse une pause dans la chambre noire et que l'on se penche plus en avant sur les documents en question. J'ai remarqué qu'irrépressiblement le texte me déportait vers le dessin. Et, pourtant, j'essayais de résister, vieille habitude de binarisme culturel... on ne mélange pas les genres. Mais, fait indubitable, une langue (picturale) s'infiltrait dans l'autre (le verbe) et la débordait avant de reculer. Le processus avait quelque chose d'inéluctable et d'enchanteur à la fois.



J'ai aussi fait un va-et-vient continu entre les lettres de Madeleine Gagnon et d'Annie Cohen, l'ordre chronologique rencontrant chez moi une certaine résistance et ces aller-retour étaient fulgurants comme des voix qui montent dans des criques de montagne, ou de magiques mansardes. Deux poètes et deux artistes qui se parlent et dessinent, cisèlent des mots et posent des traits. Continents compacts et denses de vie chez Cohen, tracés fulgurants et aériens chez Gagnon. Dans le chassé-croisé des paroles qui s'échangent, qui disent le lacis des vies, deux voix se tracent et se font un contrepoint à travers l'Atlantique. Je suppose que j'y ai cherché des cultures, des altérités, des contrastes. J'y ai trouvé deux voix de femmes, riches, elles-mêmes multiples, avec des ombres et des pulsions cosmopolites. Oh! certes, leurs géographies étaient différentes (une lontaine ville méditerranéenne dans le passé distant de Cohen, une longue marche dans les jardins de Versailles au présent, pour Gagnon le froid et la neige d'un hiver aussi sensuel qu'archétypal), mais l'essentiel n'était pas là. Le jeu était dans le tracé des mots, «esquisses d'axiomes», dit Gagnon et «les territoires bouclés des dessins», note Cohen, dans leur plongées d'exploratrices vers ces errances volcaniques de sens. Ce sont des découvertes qui ouvrent l'imaginaire, le délient de ses fardeaux. J'ai oublié les menus ou graves impedimenta de ma vie en suivant — lentement — leurs imaginaires. Elles m'auront offert le plus beau cadeau qu'on puisse faire : une échappée de col de montagne, le pan d'une paroi illuminée et le souffle du vent qui la traverse. J'aimerais y revenir, un soir très tard ou dans la fraîcheur d'un matin et rouvrir le livre au hasard, sur ma table. □

Caroline Bayard

COLLOQUE

Critique(s)/écrivains/lecteurs

ENTRE NOUS LA CRITIQUE : CRISE ET TICS

Sautons les pages : ni la critique ni le critique n'y sont. La littérature est absente. Seule, peut-être, l'observation critique est active et réelle. C'est elle, d'ailleurs, qui se plaint de l'absence de débat. Au fait, peut-on l'éviter lorsqu'il surgit? Oui. Où? Quand? Comment? Au colloque des associations d'écrivains : l'Académie canadienne-française, la Société des écrivains canadiens, le Centre québécois du Pen club international, l'Union des écrivaines et écrivains québécois. Les 3 et 4 novembre 1989, à Mont-Rolland, la critique faisait face à ses critiques. Réunis mais pas tous. Les principaux y étaient : les universitaires et les journalistes. Le public? D'humbles écrivains et d'inconnus lecteurs. De la métaphore entre amis quoi! Pourtant, il y avait un thème : critique(s)/écrivains/lecteurs.

Une négation subtile de la littérature québécoise actuelle est apparue. C'est ainsi qu'un Jean Éthier-Blais put affirmer que seul le lecteur étranger donne à l'œuvre nationale sa véritable dimension universelle. Fort intéressant parce que, quelque part, c'est vrai. Mais qu'est-ce qu'une mémoire critique, la sienne — vouée aux auteurs étrangers — qui ne retient plus que ce qui est morcelé? Comment peut-il arrêter la littérature québécoise à Gabrielle Roy et à Roger Lemelin? Pourquoi l'a-t-on laissé dire que «nous avons une littérature qui n'est pas la nôtre»? Ce n'est pas parce que notre littérature n'est plus européenne qu'elle nous devient étrangère. Européenne, était-elle alors qu'une œuvre de sauvegarde? Le discours du dernier prix David participe de la négation du présent québécois. Il est de son époque. C'est ce que j'appelle une ouverture fuyante. Si la critique a fait naître la littérature d'ici, on pourrait se demander si, par sa négation, elle n'est pas en train de l'achever. La mémoire critique choisit ses écrivains; l'idéologie à laquelle elle appartient les élimine. Pendant ce temps, dans la salle, nous sommes aux